

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LA FAMILLE

REVUE HEBDOMADAIRE

L'abonnement, qui est d'une piastre (\$1.00) par an, date du 1er janvier. S'adresser, pour tout ce qui concerne la revue, à F. A. BAILLAIRGÉ, Ptre, à Joliette, P. Q., Canada.

BOURREAUX ET MARTYRS.

II

De ce que nous venons de dire, personne, nous l'espérons, ne voudra conclure que la France n'offrit que des exemples de passions sauvages et de féroces délits. A côté de ce spectacle, la France en présente un autre où le courage civil et chrétien, la fidélité, l'humanité et la religion brillèrent d'un éclat d'autant plus vif que la nuit de barbarie dans laquelle il se produisit était plus noir. Si les méchants descendirent à la férocité des bêtes sauvages, les bons s'élevèrent à la hauteur des héros, et le monde s'étonna de retrouver, dans les victimes de la révolution, la force et la magnanimité des premiers martyrs du Christianisme.

Durant cette révolution, non seulement il y eut de nobles tentatives de réaction contre l'esprit de révolte ; non seulement on entendit des rémontrances et des protestations toutes les fois que les droits sacrés de l'équité et de la justice furent violés, mais, chose à peine croyable, à une pareille époque, on vit des hommes attester leur foi à Dieu et leur dévouement au roi, lorsqu'ils étaient certains qu'en agissant ainsi ils auraient à porter leur tête sur l'échafaud. Et ce qui est extrêmement consolant dans cette opposition aux principes et aux progrès de l'esprit du mal, c'est de savoir qu'elle se fit non-seulement par le clergé, l'aristocratie, les hommes d'épée et de robe, mais aussi par la grande famille du peuple surtout de la cam-

pagne. Dans tous les ordres sociaux, il y avait du mal, un mal profond ; les nobles et le clergé, tout aussi bien que la bourgeoisie et le peuple, se laissèrent d'abord fasciner par la révolution. Mais quand elle laissa tomber le masque et se montra telle qu'elle était, elle ne garda plus comme amis que ceux dont elle servait les intérêts. Les autres préférèrent l'exil, la confiscation de leurs biens, la prison et même la mort à toutes les offres révolutionnaires.

Au premier rang de ces martyrs, nous devons placer Louis XVI. Tant qu'il s'agit des prérogatives royales et de devenir personnellement le jouet de ministres ou lâches ou traîtres ou méchants, ce grand roi ne dit jamais non ; mais, quand l'assemblée législative lui demanda de signer le décret contre les prêtres réfractaires au serment schismatique, ni menaces, ni motifs ne purent l'ébranler. En vain, Dumouriez, devenu son ministre, lui représenta que ce décret n'était qu'une conséquence de la loi, approuvée par lui, sur la constitution civile du clergé : " C'est vrai, j'ai commis une grave erreur, lui dit Louis XVI, je m'en suis repenti et maintenant je veux la réparer. " Comme le ministre insistait : " Ne m'en parlez plus. Mon parti est pris, répondit-il. Dieu m'est témoin que je ne veux que le bonheur de la France. " Un moment après, il ajouta : " J'attends la mort et d'avance je leur pardonne. Je vous sais gré de votre bon cœur, ô Dumouriez. Adieu ; soyez heureux. " Ce refus de poursuivre les prêtres et ce pardon accordé d'avance à ses bourreaux nous font oublier tous les actes de faiblesse que la lâcheté de ses courtisans et la malice de ses ministres lui avaient arrachés. Dès lors, Louis XVI nous apparaît non plus seulement comme un roi de France, mais aussi et surtout comme un martyr de la foi chrétienne.

La fermeté de ce roi rappelle à notre souvenir le nom d'un prêtre dont la noble conduite est rarement mentionnée dans l'histoire. Nous voulons parler de l'abbé Legris-Duval. Quand l'infortuné Louis XVI eut été, par le plus infâme des forfaits, condamné à mort par ses sujets devenus des tyrans, cette âme profondément pieuse trembla dans la noire prison du Temple,

non par peur de la mort, non par peur du supplice, non, mais par crainte de n'avoir pas le lendemain un prêtre qui pût l'entendre en confession et l'accompagner à l'échafaud. C'était pour lui une indicible torture. Etre reconnu pour un prêtre, c'était la mort dans cette journée d'enfer. Cependant, l'abbé Legris-Duval va droit à l'assemblée, et là, d'une voix ferme : " Messieurs, dit-il, je suis un prêtre ; on m'a dit que le roi Louis sera demain conduit au supplice ; je demande à remplir près de lui mon ministère et à l'accompagner. " Il y a des coups qui frappent comme la foudre et abasourdissent. Ce fut l'effet produit sur l'assemblée par la parole de ce prêtre intrépide. Pendant un moment, ce nid de bourreaux resta muet d'étonnement, mais peu à peu ils reprirent leurs sens, et fous de rage, ils commandèrent de jeter le téméraire à la porte. Deux heures se passèrent, sans que l'abbé Legris-Duval s'en allât ; à la fin, il entra de nouveau et renouvelle sa demande. Ce fut une véritable tempête de sifflets, de hurlements, d'imprécations et de blasphèmes : " C'est un émissaire de Capet, erie-t-on, c'est un ennemi de la patrie, un conspirateur, un espion de l'étranger, jetez-le en prison : non, envoyez-le à l'échafaud : Mort au Prêtre. " Et lui, calme comme à l'autel, se tient dans l'assemblée et ne se retire que sur l'assurance qu'un autre l'a déjà prévenu dans cette héroïque mission. Ce fut par un miracle qu'il put échapper aux mains de ces forcenés et se retirer à Versailles. Mais le nom de Legris-Duval est resté inscrit dans l'histoire à côté de celui de l'abbé Edgeworth, et si, à l'honneur de l'humanité, l'infortuné monarque trouva des avocats pour le défendre, il eut aussi, pour la gloire de l'Eglise, des prêtres pour le consoler.

Ce n'est pas sans raison que j'ai mentionné les avocats de Louis XVI. Dans un temps où les rhéteurs et les batteleurs de mots avaient déchaîné les passions populaires contre le trône et l'autel, ce fut un beau et grand spectacle de voir l'art merveilleux de la parole, la vraie éloquence traditionnelle française, mis au service d'une sainte et noble cause, regardée par tous comme perdue. Malesherbes, Tronchet et Desèze ne furent

pas les seuls qui entreprirent la défense du prince ; “ beaucoup d'autres citoyens, écrit Thiers, firent la même offre, et le roi, qui en fut informé, les remercia et n'accepta que ces trois-là. ” Le premier, Malesherbes, était un vieillard de 70 ans, ami et compagnon de Turgot, le plus respecté des magistrats de la France. Aussitôt qu'il apprit que l'Assemblée avait consenti à donner des avocats à Louis XVI, le vénérable vieillard écrivit au président : “ J'ai été appelé deux fois au Conseil de celui qui fut mon Maître dans le temps où cet honneur était ambitionné par tous ; je lui dois ce service quand cette charge est devenue telle que beaucoup la trouveraient périlleuse. ” Telle elle était en effet. La Convention ne lui pardonna point l'éloquente défense qu'il fit de son roi ; il fut arrêté dans ses terres, et condamné à mourir sur l'échafaud. Quand Malesherbes pénétra dans la prison du Temple, le roi vint à sa rencontre et tous deux restèrent longtemps embrassés. Mais les défenses étaient inutiles. Le sort du roi était irrévocablement fixé. Toutefois espérant que l'appel du peuple pourrait peut-être éloigner son exécution, le vénérable vieillard se fit conduire à la grille de l'assemblée, et, là, avec une voix entrecoupée de sanglots, il s'écria : “ Citoyens, je vois avec peine qu'on me refuse le temps de rassembler mes idées sur la manière de compter les votes... J'ai beaucoup réfléchi sur ce sujet ; j'ai des observations importantes à vous communiquer... Mais... Citoyens, pardonnez-moi mon trouble... donnez-moi jusqu'à demain pour vous présenter mes idées. ” A la vue des larmes et des cheveux blancs du noble vieillard, l'Assemblée fut un moment émue, mais ce fut tout ; quelques minutes après, le président déclarait qu'une majorité de 380 sur 310 votants s'opposait à tout sursis à l'exécution de Louis Capet !

Avant les défenseurs du roi, les défenseurs de Dieu avaient déjà montré leur courage. Les droits sacrés de l'Eglise étaient attaqués : la constitution civile du clergé et le serment n'étaient rien autre chose que la désertion et le schisme. En face de ces prétentions civiles, il y eut, c'est vrai, quelques défections, mais l'immense majorité des prêtres furent fidèles et

l'on a pu écrire avec vérité : " Il n'y a pas de page plus belle et plus glorieuse dans l'histoire de l'église de France que celle écrite en traits de sang par les prêtres-martyrs de la Révolution."

Le 4 janvier 1791 avait été assigné au clergé de l'assemblée nationale pour la prestation du serment. Autrefois, sous Néron et Dioclétien, le peuple païen, réuni dans l'amphithéâtre, criait : " Les chrétiens aux lions ! aux lions les chrétiens ! " Le 4 janvier 1791, quand le président devait faire l'appel des ecclésiastiques restés fidèles, une foule de misérables, crièrent : " A la lanterne ! à la lanterne les évêques et les prêtres qui ne feront pas le serment ! " C'était alors la coutume de pendre aux crochets des lanternes publiques ceux dont on voulait la mort immédiate. Quelques laïcs de l'assemblée auraient voulu qu'on fit taire ces cris sauvages, afin de laisser aux prêtres au moins un semblant de liberté. " Non, Messieurs, répondirent les ecclésiastiques fidèles, ne vous occupez pas des clameurs d'un peuple abusé. Son erreur et ses cris ne seront point la règle de notre conscience." Le président appelle tout d'abord Mgr de Bonnac, évêque d'Agen : " Messieurs, dit le prélat au milieu du plus profond silence, les sacrifices de la fortune, me coûtent peu. Mais il en est un que je ne saurais faire ; c'est celui de votre estime et de ma foi ; or je perdrais l'une et l'autre si je prêtais le serment que l'on me demande." Cette réponse étonna un moment l'assemblée. Le président interpelle Mr Fournet, curé dans le même diocèse : " Messieurs, répliqua-t-il, vous avez prétendu nous ramener aux premiers siècles du christianisme ; et bien, avec toute la simplicité de cet âge fortuné de l'Eglise, je vous dirai que je me sens trop honoré de suivre l'exemple de mon évêque : je marcherai sur ses traces, comme le Diacre sur celles de Sixte, son évêque ; je le suivrai jusqu'au martyre." Ces belles paroles si nobles ne firent que provoquer la rage de la gauche. Monsieur Leclerc, du diocèse de Sées se lève sur la demande du président : " Je suis né catholique, apostolique, romain ; je veux mourir tel, et je ne le pourrais si je prêtais le serment." A ces mots, la gauche entre en fureur et demande de mettre un terme à ces *provocations scandaleuses*.

Mgr de St-Aulaire, évêque de Poitiers, craignant de perdre une si belle occasion d'attester sa foi, s'avance vers la tribune, malgré son grand âge, et s'écrie : " Messieurs, j'ai 70 ans ; j'en ai passé 33 dans l'épiscopat ; je ne déshonorerai point mes cheveux blancs par le serment, je ne jurerai point. "

A ces mots, tous les prêtres de la droite se lèvent, applaudissent et déclarent être tous du même sentiment.

L'assemblée qui jusqu'alors avait tout vu céder devant les décrets, s'étonne d'une pareille fermeté. Les députés laissent leurs sièges, forment des groupes, s'agitent, frémissent, ne savent à quel parti s'arrêter. Au-dehors la populace crie : " A la lanterne tous les évêques et prêtres qui refusent le serment. " Les évêques et prêtres, calmes au milieu de cette double tempête, demandent que l'appel soit continué. Le président de l'assemblée s'écrie : " Que tous les ecclésiastiques qui n'ont pas prêté le serment se lèvent et jurent. " Nul ne se leva : " Nous avons leurs biens, dit Mirabeau, mais ils ont gardé leur honneur. "

Mille exemples pourraient être facilement cités de prêtres qui surent mourir pour sauver leur foi : mais passons en nous inclinant avec respect et admiration. Les fidèles suivirent avec constance et fidélité leurs pasteurs et pères. En cent lieux différents, les prêtres apostats furent abandonnés par leur peuple ; ailleurs leurs églises restèrent désertes. Aux jours de fête, souvent le prêtre restait seul et ses paroissiens allaient au loin assister aux saints offices. On dut en maints endroits recourir au canon et aux soldats pour faire recevoir l'intrus et encore n'y réussit-on pas partout. J'aimerais à citer, mais votre patience doit être à bout.

Un dernier mot cependant sur les Vendéens et les Bretons. Ils furent vaincus, c'est vrai ; mais ils firent payer cher leur victoire aux ennemis de Dieu et aux bourreaux de la France. Depuis le Rhône jusqu'aux plages de l'Océan et le long des côtes, depuis la Gironde à la Loire et de l'embouchure de ce fleuve à celle de la Seine, les populations se soulevèrent contre la persécution du clergé, les violences de la Montagne et la

mort de Louis XVI. Leurs chefs, les Bonchamps, les Lescure, les La Rochejaquelein, les Cathélineau, les Stofflet, les d'Elbée, les Charette étaient redoutables moins par leur courage et leur habileté que par leur fidélité invincible à la cause de Dieu et du Roi pour laquelle ils se battaient ; nobles ou paysans, jeunes ou vieux, ils furent tous des héros, ou plutôt, des géants, pour parler la langue de Napoléon. " Je ne suis qu'un enfant, disait La Rochejacquelein, quand après mille dangers il arriva au camp des Vendéens, mais je me montrerai, par mon courage, digne de vous commander. Si j'avance, suivez-moi ; si je recule, tuez-moi ; si je meurs, vengez-moi." Les mères considéraient comme un crime que leurs fils combattissent pour la Convention régicide. " Puisque vous devez vous battre, disaient-elles, battez-vous dans le pays, près de nous ; nous vous secourrons et nous vous vengerons." L'enthousiasme religieux et monarchique des Vendéens ressemblait à celui des Croisés : hommes, femmes, enfants, tous combattaient pour Dieu et pour Louis XVII ; ils chantaient des cantiques et mouraient avec le sourire sur les lèvres. S'ils succombaient, c'est qu'écrasés par le nombre et enlacés par la perfidie, ils ne purent faire valoir tout leur courage, mais en tombant, ils laissèrent à la France un nom respecté de tous et donnèrent au ciel de nouveaux martyrs. Ils furent des géants de vertus et de courage.

Un auteur américain a dit des Français qu'ils sont plutôt capables d'héroïsme que de vertu. Cette page d'histoire, que nous venons de lire ensemble, nous montre assez les extrêmes auxquels la France en délire peut se porter. Est-elle, sous ce rapport, pire ou meilleure que tout autre nation ? Il ne m'appartient point de décider. Mais ce que je me contente de constater c'est que tout précipice suppose des montagnes et que les grands défauts ne se trouvent que dans les âmes élevées.

O. M. I., ptre.

MAXIMS ET PENSÉES

Il ne faut point pointiller en l'exercice des vertus. Il faut y aller rondement, franchement, naïvement, à la vieille française, avec liberté, à la bonne foi : *Grosso modo*.

S. Fr. de Sales.

*
* *

Vous seriez bien petit, Seigneur, si vous pouviez être compris par un esprit aussi petit que le mien.

S. Fr. de Sales.

*
* *

Une sainte âme disait à sa mort : (J'avais cru que le plus beau jour de la vie était celui de la première communion. Je me trompais : c'est le jour de l'extrême-onction.)

P. de Foresta.

*
* *

Plus une parole ressemble à une pensée, plus une pensée ressemble à une âme, plus une âme ressemble à Dieu, plus tout cela est beau.

Joubert.

*
* *

Dans les grandes choses, les hommes se montrent tels qu'ils veulent paraître ; dans les petites ils se montrent tels qu'ils sont.

Champfort.

LA SURDITÉ

GUERIE CHEZ SOI

Un opuscule en Français décrivant la manière de se guérir chez soi-même et sans secours étranger de la surdité et de bruits d'oreilles. Le Rev. D. H. W. Harlock, du Presbytère, écrit : "Faites tout au monde pour employer ce moyen dont la valeur est de premier ordre, et qui m'a rendu le service le plus signalé." Franco 50 centimes — M. Raymond et Cie ; Editeurs, 36 Rue des Martyrs, Paris.

EN EUROPE PAR CI PAR LÀ

CHAPITRE HUITIEME

A LYON

Vendredi, 25 janvier. (1). — Hier soir je descendis à l'Hôtel de l'Univers, presque en face de la gare. Ce matin je me réveillai tard et je n'en suis pas fâché. En voyage, bien manger, bien dormir, ne pas aller trop vite, c'est la santé, sans compter que c'est le plaisir et l'instruction.

A 11 heures, après avoir pris un café au lait, je me rendis au Bureau des Missions Catholiques. Je n'ai besoin de personne pour me conduire dans une ville étrangère, ma carte me suffit. M. Morel, à qui j'ai affaire, partait pour aller dîner avec un évêque, et il m'a donné rendez-vous pour 3 heures. En attendant je visiterai la ville, sans me presser.

Tout près des *Missions Etrangères* se trouve l'église d'Ainay. J'y suis et vous écris, assis sur une chaise en face de l'autel. Il me fait plaisir que vous visitiez Lyon avec moi ; et ma chère mère, vous êtes la dame de mes pensées, qui me suivez comme il en était pour les chevaliers du moyen-âge.

Cette église est la plus ancienne de Lyon, bâtie sur un vieux temple payen, élevé en l'honneur d'Auguste. Elle a cinq nefs, les trois principales voûtées en berceau. Comme toutes les églises de France elle est en pierre, jusqu'à la voûte, ouvrage qui brave les siècles, mais qui a quelque chose de sévère, de sombre ; l'église de St-Lin est bien plus fraîche et plus gaie. Cependant cette église-ci, vieille de plusieurs centaines d'années, sera encore jeune, quand notre église sera chose du passé — c'est bien, allons plus loin.

Passant par la place Bellecour, j'ai gravi la sainte colline de Fourvières dans un ascenseur, et j'ai passé ici des heures délicieuses à lire, à visiter et à prier. J'ai gravi les trois cent seize marches, qui conduisent au sommet de l'église : quelle vue

(1) Il faut remarquer ici que M. Proulx, par une de ces distractions dont il n'est pas coutumier non, a perdu une journée, prenant le 26 de janvier pour le 25. Il ne s'aperçut de son erreur qu'à Rome ; le lundi il s'arrêtait à St Jean-de-Maurienne dans les Alpes, pour y dire sa messe, pensant que c'était le dimanche. — J. G. Payette.

splendide nous avons du haut de cet observatoire. Je ne vous écris aucun détail sur cette chapelle, préférant vous envoyer les opuscules que j'ai sous la main. Je vous souhaite autant de plaisir à les lire que j'en ai éprouvé moi-même. J'y ajoute deux images, une pour ma chère mère, l'autre pour mon bon ami. Vite, descendons, car il arrive trois heures, et l'abbé Morel m'attend.

Les affaires sont faites. L'abbé m'invite pour dîner demain, et rencontrer M. Légaré, le président du Bureau de la propagation de la Foi. — "Merci, je pars demain matin, au retour ce plaisir, si je passe par Lyon." Ce m'aurait été très-agréable de faire cette connaissance, de même que de visiter l'église de Saint-Pothin et de Sainte-Philomène, et quelques autres monuments de Lyon, que je suis obligé de laisser de côté. Mais n'importe, je ne veux pas manquer à la résolution que j'ai prise avant de partir, et qui est la plus raisonnable, de ne m'arrêter en route que pour les affaires indispensables. J'offre le sacrifice de ma curiosité pour le succès de ma mission, et j'espère que Dieu le bénira. Dans tous les cas, si je ne réussis pas, ce ne sera pas manque de persévérance tranquille et longue; ils vont voir Rome ce que c'est qu'une tête dure de *Canaan*.

Au sortir de chez l'abbé Morel, je gagnai l'église St-Jean, la cathédrale, monument remarquable par l'élégance et la pureté de ses lignes, sombre comme toutes les églises gothiques, avec vitreaux en couleurs chargées. Ce-la a son beau côté, je préfère le clair, le lumineux des églises italiennes; c'est pourquoi mes chassis de couleurs sont si légers, sans compter qu'ils coûtent moins cher, considération qui entre en ligne de compte quand on n'a pas d'argent.

De là, je gagnai la grande paroisse de Lyon, Saint Nizier, qui a été bâti pas longtemps après la cathédrale, au 15ième siècle, et qui a avec elle un grand air de parenté. Comme elle, l'intérieur a trois nefs, avec transept et chapelles latérales. J'y ai admiré la grande nef, très haute, avec un joli triforium à frontons. Comprenez-vous? non. Eh bien! ce serait trop long

à expliquer ici ; au retour, et de vive voix, les explications détaillées.

De là, je pris une course à la diable, passant devant l'*Hôtel de ville*, qui n'est pas plus joli que celui de Montréal, devant le *théâtre*, devant le *palais de justice* à l'aspect imposant, et, suivant les quais du Rhône jusqu'au cours du midi, où se trouve mon hôtel, je jetai un coup d'œil à gauche sur le *Lycée*, sur le *marché couvert*, sur la *gendarmerie*, sur l'*Hôtel-Dieu*, sur la *Poste*, sur l'*Hospice de la charité*, sur la *mairie*, sur l'*école de commerce*, et sur la *manufacture des tabacs*, qui, en France, appartiennent à l'Etat.

Je suis content de ma journée. Je connais mon Lyon, comme mon Montréal, à l'extérieur, j'entends. La ville est bâtie sur un delta de terre basse au confluent de la Saône et du Rhône, à droite sur le plateau abrupt au-delà de la Saône où se trouve Fourvières, et à gauche sur un terrain qui s'élève en amphithéâtre, au delà du Rhône.

Lyon date de 500 ans avant Jésus-Christ fondée qu'elle fut par les Grecs ; mais les Romains lui donnèrent une importance considérable en en faisant la capitale de la Gaule Celtique. Trajan y bâtit sur le plateau, le *Forum vetus* (l'ancien forum) d'où par corruption vient le mot français *Fourvières*. Plus tard la partie principale de la ville se construisit sur le delta,

Voici la beauté principale de Lyon : deux rivières, assez larges, pas trop larges, la traversent, ayant sur chacune de ses rives des boulevards bordés d'arbres et d'une rangée de hautes maisons superbes. Vous voyez de St-Lin quel aspect magnifique présentent ces deux rangées de palais qui se regardent, ces deux rues, ces deux boulevards ombragés, séparés par un cours d'eau rapide, surtout le soir, quand l'ensemble vous apparaît mystérieux et féerique à la lumière des gaz

Je ne connais personne à Lyon. Cependant je puis dire à première vue, que j'y aime l'aspect général de la population. En certaine autre que ville je ne nommerai pas, tout est mondain, surfait, et le bon, par la force même des choses, doit y prendre un air évaporé. Lyon est ville catholique, et les indifférents,

trepés malgré eux de catholicisme, s'y présentent avec des manières chrétiennes et raisonnables. Enfin ici le français me paraît, non-seulement joli, fascinant, mais aimable.

Bonsoir, ma chère mère. Croyez que ce m'est un plaisir de converser avec vous. Je veux vous le prouver par ce journal que je n'ai pas omis encore de tenir un seul jour depuis mon départ. Si je vis si souvent loin de vous, en mission au Manitoba, en voyages apostoliques à la Baie-d'Hudson, en pension à Montréal, en courses en Europe, ce n'est pas par plaisir, c'est pour obéir à la volonté de Dieu qui se manifeste par les ordres ou les désirs de mes supérieurs ecclésiastiques. Je vous aime beaucoup, je dois aimer encore davantage l'appel de Dieu. L'un ne contredit pas l'autre. Je vous sais assez chrétienne, assez résignée pour accepter ces absences avec patience, avec conformité à la volonté divine. Pour ce qui dépend de moi, je veux vous prouver par ces correspondances multipliées que je ne vous oublie pas et que votre souvenir me suit partout. L'amour de ma mère se confond avec l'amour de mon Dieu.



J'aime bien les petites bourses, ce sont souvent les meilleures.

Avez-vous acheté la LITTÉRATURE AU CANADA EN 1890. Broché 50 cts, Relié 60 cts. Franc de port.

LA SURDITÉ

QUÉRIE CHEZ SOI

Un opuscule en Français décrivant la manière de se guérir chez soi-même et sans secours étranger de la surdité et de bruits d'oreilles, Le Rev. D. H. W. Harlock, du Presbytère, écrit : "Faites tout au monde pour employer ce moyen dont la valeur est de premier ordre, et qui m'a rendu le service le plus signalé." Franco 50 centimes — M. Raymond et Cie; Editeurs, 36 Rue des Martyrs, Paris.

LA MAISON DE L'ENFANT PERDUE

CHAPITRE HUITIÈME

(Suite)

D'ailleurs, après tout, votre toilette ne sera pas longue, repartit la Sœur assistante, car je vois que vous êtes déjà en noir. Vous n'aurez qu'à changer votre chapeau pour un bonnet; ce sera facile à faire quand nous aurons été à la chapelle.

En parlant ainsi elle fit passer Lucie dans le cloître qui donnait en dedans sur une petite cour carrée, remplie de fleurs et entourée par les murailles du Couvent que tapissaient des massifs de rosiers et de lierres ainsi qu'une profusion d'autres plantes grimpantes. Le cœur des religieuses où elle conduisit ensuite la jeune postulante, était divisé en deux, le cœur proprement dit avec les stalles des sœurs, et l'avant-chœur à l'extrémité était un oratoire dédié au Sacré Cœur élégamment décoré de blancs et de dorures. Au centre était un véritable berceau de lilas et de fleurs de Mai, abritant une image remarquablement belle de la bienheureuse Vierge, la mère du Bon Pasteur, et par conséquence nécessaire, la première patronne de la communauté. A un signal de sa compagne, Lucie s'agenouilla sur l'un des prie-Dieu de l'avant-chœur. Elle abandonna son âme aux transports de sa joie. Elle l'avait donc trouvé enfin, ce lieu de son repos, cette demeure objet de tant de prières, si longtemps cherchée, si ardemment désirée; et la paix qui inondait son âme en ce moment qu'elle levait les yeux vers le sanctuaire et qu'elle contemplait par la pensée, l'autel divin du tabernacle, était bien cette paix dont parle l'apôtre, une paix qui surpasse tout sentiment.

Une heure seulement auparavant, Henriette de l'endroit où elle s'était agenouillée, avait regardé elle aussi le tabernacle mais avec des pensées et des sentiments bien différents, de ceux qui se pressaient en ce moment dans l'âme de Lucie. Pourtant dans ces deux jeunes filles que de points de ressemblance. Toutes deux elles étaient jeunes et belles; toutes deux elles avaient occupé dans le monde la même position et avaient eu toutes deux aussi les mêmes goûts et les mêmes aptitudes. C'était la manière dont elles avaient usé de ces dons qui avaient établi la seule différence qui existait entre elles. Henriette avait imité l'enfant prodigue, Lucie au contraire, en recevant ces dons de la main de Dieu les avait considérés comme des talents qui devaient retourner avec usure au Donateur. Et voilà pourquoi, et c'était justice même en cette vie, tandis que l'une adressait à Dieu dans sa nouvelle demeure, sa première prière, avec des sentiments d'ivresse qu'un ange aurait enviés, l'autre s'était agenouillée presque au même endroit, mais trop écrasée sous le poids de sa misère pour essayer même de prier, trop consciente de sa culpabilité

pour pouvoir découvrir en Dieu autre chose qu'un vengeur redoutable.

Mais si différentes que fussent la vie et la fortune de ces deux jeunes filles, c'était presque avec la même tendresse que le regard du Bon Pasteur se reposait sur elles. À ce moment, sur l'innocente parcequ'elle n'avait jamais cessé de lui appartenir, sur la coupable puisque en ce moment il l'attirait à lui et la préparait par l'amour à ce plein et surabondant pardon, que l'amour et l'amour seul comme il l'a déclaré lui-même peut faire jaillir de son cœur d'amour. Lucie ne soupçonnait pas combien Dieu avait déjà fait pour la réalisation de ses desirs. Elle ne pouvait pas imaginer que la pauvre égarée pour qui elle avait si souvent prié, en ce moment là même dormait son premier sommeil dans l'asile que le Bon Pasteur lui avait préparé. Mais eut-elle connu la vérité, le flot de la reconnaissance et du bonheur n'aurait pas pu monter davantage dans son âme, quand après une courte, mais fervente prière, obéissant à un nouveau signal de la Sœur assistante, elle se leva pour aller effectuer ce changement de costume qui allait la marquer du sceau des futures épouses de Jésus-Christ.

Cette fois Sr Assistante lui fit monter un escalier et l'introduisit dans un long corridor situé au-dessus du cloître. Des portes s'ouvraient en grand nombre de chaque côté. C'étaient les cellules des religieuses. Chaque porte, outre le nom de celle qui devait habiter la cellule, portait encore le nom d'un St Patron, l'inscription d'une vertu à pratiquer et une image de l'ange gardien. La future cellule de Lucie, comme toutes les autres, était une petite chambre étroite, éblouissante de propreté, avec une couchette en fer, un lit blanc et des rideaux d'indienne, une chaise, un crucifix de bois, deux ou trois images pieuses et une petite armoire pour le linge. La cellule avait en ce moment un aspect de gaieté ; car la fenêtre, qui donnait sur le jardin des Sœurs, recevait les rayons du soleil couchant tandis que les voix des religieuses qui se promenaient au-dessous arrivaient à son oreille comme une douce musique qui lui rappelait la maison paternelle et qui complétait ainsi les charmes du tableau. Lucie saisit le bonnet qui l'attendait sur le lit avec le voile, et jetant à terre son propre chapeau avec ses gentilles fleurs de myosotis, elle s'écria en liant vigoureusement les attaches de son nouveau couvre-chef : Va vieux chapeau, reste dans la poussière car jamais, non jamais, je ne te reprendrai.

Pauvre vieux chapeau, ou plutôt gentil chapeau neuf, dit la Sr Assistante, en le ramassant et en arrangeant un peu les rubans froissés. Mais vous ne devez pas le gêner ainsi, car rappelez-vous que vous pourriez encore en avoir besoin.

O chère Sœur, ne parlez pas ainsi, je vous en prie, dit Lucie d'une voix suppliante qui fit sourire la religieuse, ne dites pas ces paroles elles sonnent à mon oreille comme une prophétie de malheur.

Mais, ma chère enfant, reprit la Sœur, je n'ai dit que ce que vous

savez déjà. Vous venez pour faire la volonté de Dieu ; après tout il pourrait se faire que Dieu ne vous voulût pas ici.

Oh ! je ne puis le croire. Sûrement, sûrement, vous ne le croyez pas non plus, s'écria Lucie. Sûrement vous croyez que Dieu me veut ici.

J'espère que oui ; j'irai même plus loin ; je crois, j'oserai dire que c'est sa volonté, mais nous ne pouvons pas être certaines. Vous venez ici pour étudier sa volonté, vous ne devez pas la prévenir mais la suivre. En d'autres termes, vous devez attendre et voir.

Pensez-vous que je devrai attendre longtemps avant d'être certaine, demanda Lucie avec anxiété ?

Que ce soit long ou court, vous devez vous résigner, dit la Soeur. Mais chut ! ajouta-t-elle, en remarquant que les voix joyeuses de la récréation avaient cessé soudain et que les notes à la fois douces et solennelles de la cloche qui appelait les Soeurs au salut, arrivaient par la fenêtre ouverte de la cellule ; c'est la fin de la récréation, et nous devons nous rendre de suite au salut, car on n'attendra pas pour nous. Attendez, ajouta-t-elle encore en retenant par le bras Lucie qui sortait de la cellule, encore un moment et écoutez-moi. Dans un instant vous serez en présence du Bon Pasteur lui-même pour lui demander sa bénédiction. Lors donc que le prêtre élèvera la Ste Hostie et que vous vous prosternerez pour l'adorer, vous mettez généreusement à ses pieds toutes vos espérances et vos craintes. Vous lui direz bien que désormais et pour toujours, votre volonté est la sienne et que vous vous tiendrez toujours prête à partir comme à demeurer au moment même où par la voix de vos supérieurs actuels il vous manifestera sa volonté à cet égard. Me le promettez-vous, mon enfant ? Croyez-moi c'est le moyen le meilleur et la plus sûr d'attirer sa bénédiction et ses grâces sur votre vie future, que vous deviez la passer dans le croître ou dans le monde. Mé le promettez-vous ?

Oui, je vous le promets, dit Lucie, touchée de la véhémence avec laquelle parlait la religieuse ; mais en même temps elle ne put s'empêcher d'ajouter sur le même ton : ô chère mère, pourtant ce sera bien difficile.

Pas difficile du tout, mais au contraire très facile et très-doux, répondit en souriant la maîtresse ; c'est d'ailleurs comme vous le verrez de plus en plus le meilleur moyen de faire votre propre volonté dans cette affaire, car Dieu ne s'empresse jamais tant de se rendre à nos désirs que quand il voit que nous nous abandonnons absolument entre ses mains. Maintenant descendons à la chapelle.

La sacristine était encore à préparer l'autel quand Lucie rentra dans le chœur. Celle-ci la suivit du regard pendant qu'un à un, elle allumait les cierges placés avec goût et à profusion au milieu de vénérables monceaux de fleurs, apportées du jardin toutes fraîches et toutes embaumées, venant offrir à l'autel du Seigneur leur vie avec leur parfum. Elles mourraient ces fleurs, pensait Lucie, quand e es

auraient accompli leur destinée et on ne les verrait plus, mais la guirlande vivante, les âmes qu'Il avait rassemblé es là pour Lui rendre hommage, les sœurs qui lui avaient consacré leur vie pure, les pénitentes qui venaient laver, dans son très-précieux sang, les iniquités de leur âme, elles se relèveraient après la mort, elles iraient ajouter à la gloire et à la joie extérieures de Dieu dans le ciel. Quel le glorieuse destinée ! Quel ineffable bonheur ! Et si elles étaient si belles aux yeux du Divin Epoux ces âmes, maintenant, au milieu des imperfections inséparables de l'humanité, combien plus belles ne seraient-elles pas un jour lorsque, délivrées du fardeau des misères humaines, transformées dans la joie et dans l'amour, elles se reposeraient sur les bords des fleuves de vie, dans le sein de leur Bien aimé. Ainsi pensait Lucie pendant que promenant son regard de la Sacristine occupée à l'autel, aux sœurs en robes blanches à genoux près d'elles, elle écoutait le cantique du mois de Marie que chantaient, avec entrain et ferveur, les pénitentes dans leur chapelle. Le salut commença et, absorbée par sa dévotion encore toute fraîche et toute sensible, elle ne vit et n'entendit plus rien jusqu'à ce qu'une main s'appuya légèrement sur son épaule. Elle leva la tête. Les cierges étaient éteints et la chapelle était vide. Toutes les religieuses avaient disparu sauf celle qui l'avait touchée et qu'elle n'avait pas encore vue. Moitié surprise et moitié confuse, elle se leva et suivit la religieuse.

Sœur Assistante m'a priée de venir vous chercher et de vous amener prendre votre souper, dit cette dernière, Sr Marie de St. Célestin. Elle désire que vous alliez ensuite prendre votre repos de la nuit, car vous devez être bien fatiguée d'abord du voyage et ensuite de vos longues prières. Voici le réfectoire, ajouta-t-elle en entrant dans une grande salle ornée de longues tables, avec de hauts buffets rangés autour des murailles, et voici votre thé que j'ai eu soin de préparer avant d'aller vous chercher à la chapelle.

Lucie s'assit auprès de sa tasse de thé et se contenta de dire : Je crois que jamais je ne pourrai vous reconnaître aucune en particulier. Vous vous ressemblez toutes tellement que je ne viendrai jamais à bout de vous distinguer l'une de l'autre.

La sœur se mit à rire et répondit : Je n'ai aucun doute que dans une semaine vous nous saurez toutes par cœur. C'est notre habit qui nous donne cette ressemblance. Mais nous ne devons pas plus nous ressembler qu'un troupeau de brebis et on dit que le berger ne s'y trompe jamais.

Combien doit-il s'écouler de temps avant que je sois novice, demanda Lucie tout-à-coup, comme elle retournait à sa cellule après avoir bu son thé, à Sr Marie de St. Célestin qui venait l'aider à défaire ses malles.

Ah ! c'est bien tôt pour parler de cela, dit en souriant la religieuse, car, ma chère sœur, vous n'êtes même pas encore une postulante.